

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Cinq poèmes

Petr Král

---

Volume 31, Number 6 (186), December 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31856ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Král, P. (1989). Cinq poèmes. *Liberté*, 31(6), 4-8.

PETR KRÁL

## CINQ POÈMES

SANS

C'est l'été; nous fuyons avec le bus, grise étoile,  
sous les arbres oubliés un peu. Leurs ombres, des deux  
côtés,  
s'étalent en taches étonnées sur les façades, échos  
de paroles surgies nulle part. Plus loin, dans la nuit des  
maisons,  
on devine comme un appel d'océan; d'une immensité  
distracte qui ne nous attire ailleurs  
que pour se détourner, tendant une glace ternie  
au rien, sans plus de commentaire. Le piano surnage, noir,  
dans un silence encore bourdonnant.  
(Il pleut seulement là, sur le bord, où la pluie fait à peine  
une robe d'oubli aux corps des femmes,  
des femmes qui, trop claires, pleuvent doucement sur nos  
chemins.)  
On ne hâte rien; toute chose vient à nous quand il est  
temps.

Aux arrêts de bus, hagards, nous nous attendons  
nous-mêmes,  
sans attendre.

---

*QUI CHANTE, BOUGE*

Le crépuscule  
n'éteint rien; tout le feu, dans la nuit, s'obstine à hurler  
sans voix  
derrière les brèches des façades, les rainures ardentes  
sous le portail;  
le printemps n'est pas venu quand, déjà, il rampe sans  
vergogne, se commet dans la joie  
avec l'humus tiède; le temps vieilli se fait, se défait sans  
peine  
au gré de fautes nouvelles, faux pas bien sonnants  
en ultime écho de la rage de qui s'obstinait, rapprochait  
encore sa mèche baveuse  
de la pomme de terre, pour faire exploser les gaz de la  
cave –  
et toi, tu es gai, gaies sans bornes, tes mains tremblant pour  
rien,  
le grouillement rieur des lignes, des épreuves à nouveau  
retournant au chaos, hors la lampe et son cercle,  
gais les pinsons piaillants des remords, gai le ricanement  
distrain de la mort  
là comme ailleurs, dans la nuit entre les mâchoires édentées  
des poches, des fissures – –

*L'ENCERCLEMENT*

Bientôt midi. Le lac du parc fuit sur place, se hérissé d'un  
métal fébrile  
au souffle de l'instant. Dans l'herbe s'attardent, seuls, des  
sentiers  
d'ombre. Ta douceur guérit la blessure  
et modère la peine; en vain je dis que l'horizon nous salue  
d'une promesse de chute. Avec des cris d'oiseaux vers  
l'ouverture des salles claires  
entre les arbres; par un ascenseur de sève, de sang,  
grondant sous l'écorce,  
jusqu'à la nuit des racines. Au-delà des tulles du taillis, une  
route proche  
fait presque miroiter l'éclat d'une rivière. L'air embrasé  
flambe immobile  
dans les couronnes, si ardent qu'il cerne soudain les  
branches crépitantes  
par la nuit à venir. En vain je me fais statue d'effroi, clouée  
au socle de la souche  
dans l'encerclement des clairières: nous ne sommes pas en  
exil, assures-tu,  
appuyant pensive le sourire contre une promesse ignorée  
de l'azur.

---

*LE CIMETIÈRE ET LES ENVIRONS*

Le gris poussiéreux des tombes nous  
refuse, dérobe ses cendres calmes pour nous rendre au froid  
et au métal des buis, au dessin net des chemins fuyant hors  
du cercle  
entre les pierres glacées. Sur les bords à nouveau le tout  
s'abîme rapidement  
dans le crépuscule, dans l'hésitation des lotissements  
encore libres  
devant les mailles de la clôture. La journée déclinante,  
au-delà, s'éparpille vite en oiseaux et leurs tourbillons  
affolés  
autour du pilon, de nouvelles tours haletantes qu'il cloue  
contre le bleu contrit  
au-dessus des stades de la banlieue. Demain se lit à peine  
dans les tracts inachevés, peut-être seulement dans le blanc  
des chemises  
qu'on a mises encore, là-bas, pour courir dans le noir  
de maison en maison – Chaque nouvel espoir de plaisir,  
d'une adhésion fervente  
à la peau promise, nous chasse lui-même dans le froid,  
n'avance une brèche d'Eden tiède qu'en récompense  
du détour  
par l'étendue venteuse de la peur. De surcroît la misère  
des hideux, la poutre en fer étalée sans vergogne  
à travers le boudoir du jour... Dans le dos des dernières  
tombes, le mur gris s'appuie seulement  
sur le ciel. Rien que cette mince paroi de clarté nue  
montant des porcelaines sous l'horizon, d'une ville à peine  
devinée  
de tendresse ferme.

## TARD

Il est tard, en vain vous brillez du regard et poussez le  
ventre  
entre les jambes – raidies d'avance – de celle qui, pendant  
le tango,  
sort déjà avec vous à reculons  
du temps; en vain, une raie tracée dans les cheveux, vous  
voulez pérorer au balcon  
sur les restes mourants de soleil au fond de la baie.  
Il est tard, le sourire béat face aux ténèbres  
n'efface pas l'abîme.

Il y eut pourtant assez  
de temps pour vivre, des après-midi entiers où le vent sur  
la terrasse soulevait la nappe  
pour lui apprendre l'oubli,  
où une lueur mate perçait le gris des quais déserts  
et l'ouvrait au blanc de nulle part,  
où les graines comptées attendaient dans la nuit des  
boutiques  
et dans la rue passait à vélo une déesse inconnue.  
Tout le temps pour vivre dans le frémissement distrait  
d'un monde sans poids, alors que vous dormiez.